

L'INTRODUCTION DU MIHRAB EN IFRIQIYA ET SON EVOLUTION JUSQU'AU XI^e. S.

par Faouzi MAHFOUDH

INTRODUCTION :

Les historiens d'art, les lexicographes de même que les archéologues disposent de nos jours d'une littérature assez abondante concernant la niche du mihrab, mais la date et le lieu de l'apparition de cet élément dans l'architecture religieuse musulmane, sont restés des sujets de controverses qui partagent les chercheurs occidentalistes et islamisants. On est ainsi loin de pouvoir saisir la réalité historique. Certes ni les textes arabes, ni l'archéologie, n'ont pu répondre aux questions que se posent les chercheurs. Ces derniers ont de leur côté tendance à donner la primauté de la naissance du mihrab à la région, ou encore à la ville qu'ils ont souvent étudiées et qui est l'objet de leurs préoccupations. Cela explique le fait que nous nous trouvons aujourd'hui en face de nombreuses hypothèses, parfois très contradictoires et difficilement conciliables.

Ainsi par exemple l'archéologue anglais Creswell (1), notait dans son ouvrage volumineux *Early Muslim Architecture*, que le premier mihrab musulman serait celui de la caverne du Dôme du Rocher (Qubbat al-Sakhra) édifié en l'an 72 H./691 J.C. par le Calife umayyade Abd al-Malik. La thèse de Creswell se fonde sur l'idée que le Dôme du Rocher est parmi les monuments les plus anciens du monde musulman. Cette opinion vient d'être sévèrement critiquée par le professeur Eva Baer (2) qui, à la suite d'une analyse minutieuse de la décoration et de

(1) CRESWELL (K.A.C.), *Early Muslim Architecture*, vol 1, 1979, p. 100.

(2) BAER (Eva), "The mihrab in the Cave of the Dôme of the Rock" *Muqarnas*, III, 1985, p. 8-19. Nous signalons que l'auteur de l'article "Mihrab" paru tout récemment dans l'*Encyclopédie de l'Islam* ne semble pas être au courant du travail de BAER et continue donc à penser que le mihrab du Dôme du Rocher remonte à 72 H., comme l'avait suggéré CRESWELL en 1932; Cf. FEHREVARI (G), "Mihrab", *EI* 2, t VII, Leiden-Paris, 1990, p. 7-15. Notons au passage que la date chrétienne donnée sur la planche 1 n'est pas exacte et ne correspond pas à la date hégirienne.

la forme architecturale de la niche a pu démontrer que le mihrab du Dôme ne pourrait en aucun cas être antérieur au IX^{ème} s. J.C., il serait plutôt du X^{ème} s. J.C. surtout si on le compare avec ceux de l'époque fatimide.

Jean Sauvaget, de son côté, place la naissance du mihrab à la grande Mosquée de Médine (3), du temps du Calife al-Walid en 87 H./705-706 J.C. L'idée de cet éminent orientaliste est admise par bon nombre de chercheurs (4), mais à vrai dire ses fondements restent peu solides, car aucun texte ancien ne mentionne l'édification d'un mihrab et les preuves archéologiques évoquées par Sauvaget paraissent peu convaincantes surtout après les diverses tentatives de restauration de ce vénérable sanctuaire qui a perdu tout aspect archéologique.

Un auteur syrien, Afif Bahnasi, (5) défend quand à lui la thèse que le premier mihrab du monde musulman serait celui de la Grande Mosquée Umayyade de Damas et que la niche de Médine serait la troisième dans le temps. Le mihrab al-Sahabé de la capitale umeyyade aurait selon cet auteur vu le jour du temps même du premier calife Mu'awiya b. Abî Sufyân (41-60 H/661-679 J.C.). Mais là aussi Bahnasi se base sur des textes assez tardifs et somme toute trop confus pour permettre des conclusions définitives, surtout que le monument n'a pas échappé à plusieurs tentatives de restauration et de rénovation.

L'ensemble des chercheurs que nous venons d'évoquer se sont surtout occupés dans leurs travaux de l'Orient; ils ont le plus souvent négligé et omis les textes qui situent la naissance du mihrab en Occident du temps de 'Uqba b. Nâfi' début de la conquête en l'an 50 H/670 J.C. Si tel était le cas, c'est au Maghreb qu'on doit l'introduction de l'organe du mihrab dans les édifices culturels islamiques.

Notre dessein, dans ce travail, est d'analyser les sources et les textes qui ont fait penser que 'Uqba était le premier à avoir doté les mosquées de mihrab. Sommes-nous ici, devant une réalité historique vite écartée

ou au contraire en face d'une légende sans fondement, inventée après que 'Uqba fut devenu le Martyr et le Héros de la conquête ? Nous verrons par la suite et en seconde partie, comment le mihrab a évolué en Ifriqiya, depuis son introduction jusqu'au XI^{ème} s., au moment de l'apogée de la dynastie ziride héritière des Fatimides qui ont transporté le siège de leur pouvoir en Egypte.

I - LE MIHRAB DE 'UQBA : MYTHE OU RÉALITÉ ?

Les renseignements sur le mihrab de 'Uqba b. Nâfi' se rencontrent dans les récits de la conquête de l'Ifriqiya et du Maghreb par les Arabes musulmans. Or ces récits - en dépit de leur très grande importance - posent de grands problèmes (6). Les historiens classent les sources arabes selon leur provenance en quatre traditions. La première, orientale, représentée par le célèbre al-Wâqidi (VIII^{ème} s.), la seconde andalouse, rapportée par un descendant d'un des gouverneurs de l'Ifriqiya Mûsâ b. Nusayr, la troisième, locale, donc ifriqiyenne, émanant semble-t-il d'un arrière-petit-fils d'Abûl al-Muhâgir Dînâr, un ancien conquérant, venu en Occident après la destitution de 'Uqba, et la quatrième, égyptienne, qui nous est parvenue principalement par les écrits d'Ibn 'Abd al-Hakam. A vrai dire ce classement est purement théorique car ni la tradition andalouse ni celle de l'Ifriqiya ne nous sont parvenues. Seules les versions orientales et égyptiennes ont pu traverser les siècles et nous parvenir. Ces traditions aussi, de quelque origine qu'elles soient, s'entremêlent et se chevauchent d'une façon très prononcée. Ainsi, par exemple, les deux célèbres chroniqueurs arabes al-Tabari et al-Baladhûri, tous les deux orientaux, rapportent la tradition d'al-Wâqidi; Ibn 'Abd al-Hakam, qui est lui, égyptien, Abû l-'Arab et al-Malik, qui sont ifriqiyens, rapportent eux aussi la tradition du même al-Wâqidi qui est oriental, alors qu'al-Bakri et Ibn Idhâri se fondent sur des Ifriqiyens tardifs : al-Warrâq (X^{ème} s. J.C.) et al-Raqîq al-Qayrawâni (XI^{ème} s. J.C.)

Par ailleurs il est important de rappeler que les sources les plus anciennes ont été écrites à peu près deux siècles après les événements de la conquête. Elles furent rédigées fondamentalement et surtout par

(3) SAUVAGET (J), *La mosquée umeyyade de Médine*, Paris, 1947, p. 145.

(4) MARÇAIS (G), *L'Architecture musulmane d'Occident*, Paris, 1954, p. 11; cette idée de la primauté du mihrab de Médine est bien défendue par ΠΑΠΑΔΟΠΟΥΛΟ (A), "La grande mosquée umeyyade de la Médine et l'invention du mihrab en forme de niche", *Le mihrab dans l'architecture et la religion musulmanes*, Paris, 1988, p. 82-92; Dans un travail très récent WIELAN (Estelle) "The Origins of the Mihrab Mujawwaf : A Reinterpretation", *International Journal of Middle East Studies*, 18, 1986, p. 205-224, réexamine aussi le problème de l'origine du mihrab, mais là aussi, l'Orient l'emporte sur l'Occident.

(5) BAHNASI (A), "Le premier mihrab dans la mosquée islamique", *Le mihrab dans l'architecture et la religion musulmanes*, Paris, 1988, p. 56-59.

(6) Une très bonne critique des sources, ainsi qu'une bibliographie suffisante se retrouve dans l'excellent article de H. SLIM, "Le trésor de Rougga et l'expédition musulmane de 647", *Recherches archéologiques franco-tunisiennes à Rougga*, III, Paris, 1983, p. 76-94.

des juristes, des biographes, des géographes et des chroniqueurs peu soucieux de la vérité historique. Il est donc de ce fait très fréquent qu'un chercheur s'attarde sur une information ou un mot qui n'était pour son auteur qu'une indication incidente, voire un terme choisi pour la nécessité de la rhétorique ni plus ni moins; les textes arabes - on le sait - sont souvent très imprécis.

Aussi il n'est pas inutile de se souvenir que les sources dont on dispose sont toutes et sans exception musulmanes; elles ont tendance à glorifier les héros de la conquête de l'Islam et ses martyrs. Quoi de plus normal! Cela a engendré certainement des récits brodés et inventés de toute pièce où se mêlaient le véridique et l'imaginaire.

Ces réserves nous obligent donc à manier les écrits de ces auteurs avec beaucoup de prudence et admettre d'emblée que les conclusions que nous pourrions tirer ne sont en fait que provisoires et sont plutôt des hypothèses de travail.

Quelles informations pourrions-nous tirer de nos sources concernant le mihrab de 'Uqba ?

Si nous examinons les textes par ordre chronologique, nous verrons que le plus ancien, Ibn 'Abd al-Hakam (7) (187-257/803- 871), présente deux versions de la conquête de l'Ifriqiya : la première indique simplement que 'Uqba procéda au nettoyage et au lotissement du site de Kairouan avant qu'il ne fonde sa ville. Cette version est dénuée de mention de sources (*Isnâd*). La seconde version est celle qui émane d'un égyptien al-Layth b. Sa'd, qui rapporte lui aussi globalement les mêmes informations. A ce stade il n'est fait aucune mention d'une niche du temps de 'Uqba, ni n'est donné aucune indication sur elle.

Khalifa b. Khayyât, (8) un Irakien de la ville de Basra, historien du III^{ème} s. de l'hégire (m. 240 H), mentionne lui aussi dans un récit très court un appel adressé aux bêtes fauves et aux reptiles de la région afin qu'il quittent l'endroit de Kairouan. Cet appel avait été entendu grâce à la piété de 'Uqba. C'est après la sortie des bêtes que 'Uqba édifia l'ensemble des maisons ainsi que sa mosquée.

Al-Baladhûri (9) (m. av 302 H-922 J. C.), donne trois versions sur la conquête de 'Uqba, les deux premières remontant à al-Wâqidi; nous

avons là l'appel adressé aux bêtes qui précéda la construction de la ville. La troisième version, est à notre avis la plus intéressante, car c'est la première qui émane des Ifriqiyens, donc d'hommes théoriquement plus proches de la réalité (*Ġam'atun min ahli Ifriqiya 'an ashyâkhihim*). Ces Ifriqiyens disaient : "Lorsque 'Uqba a voulu construire sa ville, il s'est interrogé sur l'emplacement de la Mosquée; c'est alors qu'il rêva qu'un homme lui indiquait l'endroit où il plaça le minaret et le masjid." Cette version est très concise par rapport aux écrits qui vont voir le jour à partir du XI^{ème} s. J.C.; elle est à notre connaissance la première qui fait état de quelques problèmes rencontrés par 'Uqba pour trouver l'emplacement de sa mosquée. Ici il ne s'agit ni de mihrab ni même de *qibla*, le minaret paraît le premier à être édifié. Mais ce texte d'al-Baladhûri - en dépit de son origine certes importante - mérite d'être pris avec beaucoup de réserves. Il s'agit en fait d'une information dont les rapporteurs demeurent inconnus : la phrase "les gens d'Ifriqiya ont dit" est bien obscure, car elle ne nous donne aucun nom, il est donc absolument impossible de vérifier l'*isnâd*. Le doute vis-à-vis de cette information se renforce surtout si l'on constate qu'aucun texte antérieur ou postérieur ne le reprend et que, enfin, l'archéologie infirme l'idée que le minaret fut édifié du temps de 'Uqba.

Toutefois et en dépit de ces réserves, nous constatons que déjà au IX^{ème} s. J.C. surgit en Ifriqiya, chez les autochtones, l'écho que 'Uqba avait eu des problèmes pour situer son *masjid*, cette dernière opération n'étant devenue possible qu'après un recours divin. Mais jusqu'ici il y a lieu de constater l'absence totale d'informations sur un quelconque mihrab.

Al-Tabari (10), (m. 311 H-922 J.C.), le célèbre chroniqueur arabe, rapporte lui aussi la tradition d'al-Wâqidi et son récit ne diffère en rien de ce qui avait déjà été décrit par al-Baladhûri. L'ifriqiyen Abû al-'Arab (m. 333-949), dans son *Kitâb al-tabaqât* (11) comme dans son *Kitâb al-miḥan*, (12) se contente de noter le récit oriental d'al-Wâqidi, c'est aussi le cas d'Ibn al-Athîr (13) (556-632/1160-1234) qui rapporte un texte semblable à celui de ses prédécesseurs tout en utilisant le passif du verbe dire (*Qâlû*) pour montrer quelques doutes à propos de l'*isnâd*.

Dans l'ensemble, la tradition orientale, celle qui fut véhiculée au Maghreb et au Mashreq du VIII^{ème} au XIII^{ème} s. J.C., et qui semble re-

(7) IBN 'ABD AL-HAKAM, *Futûh Ifriqiya wa al-Andalus*, tr. GATEAU (A), Alger, 1947, p. 61 et ss; cf aussi BRUNSCWIG (R), "Ibn 'Abd al-Hakam et la conquête de l'Afrique du Nord par les Arabes", *A.I.E.O.*, 6, 1942-1947, p. 108-155.

(8) B. KHAYYÂT (KH), *Târîkh*, ed. al-Umari (A.O.), Bagdad, 1967, p. 195.

(9) BALADHÛRI, *Futûh al-buldân*, Beyrouth, 1978, p. 231.

(10) TABARI, *Târîkh al-rusul wa al-mulûk*, éd. De Goeje, Brill, Leiden, II, p. 63-64.

(11) ABU AL-'ARAB, *Kitâb al-tabaqât*, éd. Chebbi et Yâfi, Tunis, 1985, p. 57-59.

(12) *Kitâb al-miḥan*, éd. Wahib al-Jabbouri, Beyrouth, 1983, p. 271.

(13) IBN AL-ATHÏR, *al-kâmil fî al-târîkh*, éd. Tornberg, Leiden, Brill, 1869, t3, p. 465.

monter à al-Wāqidi, se contente d'évoquer les travaux d'aménagement du site de Kairouan et son lotissement, et de mentionner l'appel adressé aux bêtes et aux reptiles. Après cet épisode plutôt mythique, les Kairouanais se mettent à construire les maisons et la Grande Mosquée. Au sujet de cette dernière aucun problème ne semble surgir, ni de délimitation ni d'orientation. Il n'y a point de texte qui évoque à ce stade un Mihrab de 'Uqba.

Seul le texte d'al-Baladhūri, dans lequel il cite les Ifriqiyens, fait exception, en mettant en lumière quelques difficultés à trouver un emplacement adéquat à la Grande Mosquée ni plus ni moins.

C'est principalement, ce dernier récit qui va connaître un développement assez important qui n'est pas sans intérêt. Ainsi par exemple Abū Bakr al-Māliki (14) (m. 450 H/1068), tout en conservant l'appel adressé aux bêtes et leur sortie de Kairouan, met l'accent sur l'édification de la Mosquée de Kairouan par 'Uqba b. Nāfi'; là nous avons des détails sur les difficultés rencontrées par 'Uqba non pas pour trouver un emplacement à son *masjid*, mais plutôt pour trouver la *qibla*. La détermination de cette dernière n'a été possible qu'à la suite d'un rêve de 'Uqba qui a reçu un ordre presque divin lui indiquant la manière dont il pourra la localiser. C'est à la suite de ce rêve que 'Uqba trouva la *qibla* et que le Mihrab fut construit (15).

Le même texte, avec les mêmes informations, le même ordre d'idées et presque les mêmes phrases se retrouve chez al-Nuwayri (16) (677-732/1278-1332) et Ibn 'Idhārī (17) dans son *Bayān* (écrit vers 706.H/1306). Or ce dernier cite bien sa source qui n'est autre qu'Ibrahim b. al-Qāsim al-Raḡīq. Il s'agit donc d'un Ifriqiyen, un Kairouanais, un illustre personnage de la chancellerie de la dynastie ziride (m. après 418.H/1027-28 J.C.) (18). Malheureusement l'ouvrage d'al-Raḡīq ne nous est pas parvenu. Et même le fragment qui a été édité par M. Ka'bi (19) et dont l'appartenance à al-Raḡīq fut très sévèrement mi-

se en doute par M. Talbi (20), ne commence qu'avec l'épisode d'al-Kāhina, donc bien après l'époque de 'Uqba. Il est de ce simple fait, impossible de connaître l'origine du récit d'al-Raḡīq pour qu'on puisse vérifier son authenticité.

Les renseignements fournis par al-Raḡīq et attestés chez al-Māliki et Ibn 'Idhārī se rencontrent aussi chez al-Bakri (21) dans son ouvrage de géographie sur le Maghreb. Or l'on sait qu'al-Bakri fut l'un des plus grands compilateurs d'al-Warrāq, un écrivain du X^{ème} siècle dont nous avons perdu l'œuvre; le texte d'al-Bakri est assez souvent présenté à l'appui de l'idée qui fait remonter la construction du Mihrab de la Grande Mosquée de Kairouan au temps de la conquête. Il est donc très vraisemblable que cette légende s'est fortement propagée au X^{ème} siècle, et s'est maintenue durant le XI^{ème} siècle avec autant d'insistance.

Ibn Nāgi dans son *Mā'ālim al-Imān* (22), donne aussi un texte semblable à celui d'al-Māliki et d'Ibn 'Idhārī. Toutefois l'auteur se réfère à Abū al-'Arab. La consultation des ouvrages de ce célèbre biographe nous montre qu'Ibn Nāgi ne l'avait pas utilisé dans ce passage consacré à 'Uqba, bien au contraire la source d'Ibn Nāgi semble être al-Māliki en premier lieu.

Face à cette pléiade de textes, l'historien se retrouve devant deux versions : la première remontant à al-Wāqidi (VIII^{ème} s.) et qui ne mentionne point un Mihrab, la seconde émanant vraisemblablement d'al-Warrāq, confirmée par al-Raḡīq et qui nous parle quant à elle d'une niche. Pourrions nous accorder confiance à un texte aussi tardif et postérieur aux événements qu'il relate de cinq siècles ? Pourquoi ce texte ne figure-t-il pas chez les auteurs anciens de l'Orient et de l'Occident du VIII^{ème} s. ? Sur quoi se fondait al-Warrāq et ses compilateurs ? Il est certain que la répétition de ce récit chez un bon nombre d'écrivains ne lui confère pas la force d'une réalité historique incontestable.

La légende de la fondation de la Grande Mosquée de 'Uqba avec ses éléments et ses détails extraordinaires difficilement acceptables pour l'homme rationnel, pourrait bien être analysée comme un mythe, qui

(14) MALIKI, *Riyadh al-nufūs*, éd. B. Bakkouch, Beyrouth, 1983, t I, p. 11-12.

(15) Remarquons la parfaite parenté de cette légende avec celle qui a trait à la mosquée de Amr à Fustāt en Egypte.

(16) NUWAYRI, *Nihāyat al-arab* tr. et éd., De Slane in IBN KHALDOUN, *Histoire des Berbères*, Paris, 1925, t I, p. 329.

(17) IBN 'IDHARI, *al-Bayān al-mughrib*, éd. Colin et Lévy-Provençal, Leiden, Brill, 1964, T I, p. 19-20.

(18) Cf BOUYAHYA (CH), *La vie littéraire en Ifriqiya sous les Zirides*, Tunis, 1972, p. 138; sur al-Raḡīq confer aussi TALBI (M), "A propos d'Ibn al-Raḡīq", *Arabica*, XIX, fas I, Paris, 1972, p. 86-96.

(19) *Tārikh Ifriqiya wa al-Maghrib*, Tunis, 1968.

(20) TALBI (M) "Un nouveau fragment de l'histoire de l'Occident musulman", *Etudes d'Histoire Ifriqiyenne et de Civilisation Musulmane Médiévale*, Tunis, 1982, p. 125-167.

(21) BAKRI (A), *al-Mughrib fi dhikr bilād Ifriqiya wa al-Maghrib*, éd. De Slane, Alger, 1857, p. 22. Sur les rapports entre al-Warrāq et al-Bakri, cf LEVY-PROVENÇAL, "Abu 'Ubayd al-Bakri", *EI* 2, t1, p. 159-161.

(22) Ed. Tunis, 1320 H, p. 9.

comporte malgré tout une portion de la réalité que devaient affronter les conquérants en Ifriqiya. Mais l'existence de la même légende avec des détails analogues au sujet de la fondation de la Grande Mosquée de Amr à Fustât (23) prouve à notre avis son caractère mythologique dépourvu de toute réalité historique. On voit mal comment, dans les deux cas, en Egypte comme à Kairouan, l'emplacement de la mosquée et la détermination de la *qibla*, auraient être trouvés grâce à un rêve. Cela montre simplement, que les deux récits ont été inventés de toutes pièces, à une période que nous ne pouvons cerner avec exactitude.

Néanmoins, ces légendes traduisent une réalité objective, à laquelle ont été affronté les premiers musulmans, à savoir la détermination de la direction de la *qibla*. Cette opération s'est soldée par un défaut d'orientation dans les plus célèbres monuments de l'Occident musulman. Ainsi la *qibla* des édifices du culte en Ifriqiya à l'époque médiévale accuse une déviation perceptible par rapport à la *qibla* géographique. Cet état se constate à Kairouan, Tunis, Sousse et Sfax. Le même phénomène se rencontre aussi à la Grande Mosquée de Cordoue en Andalousie. Cette difficulté de déterminer la direction sacrée a fait naître chez les arabes musulmans toute une science, dont le seul objectif est de permettre aux pratiquants de la prière de trouver sans grands risques d'erreur, la direction de la Mekke (24).

Une donnée semble cependant bien certaine c'est que 'Uqba avait été vénéré bien avant le IXème s. sans doute avant ou au moins depuis l'époque de al-Wāqidi (VIIIème s). Cette vénération fera naître toute une légende autour de ce Héros de l'Islam. Le Mythe a été glorifié chez les orientaux mais surtout chez les occidentaux. La propagation de la légende de 'Uqba rapportée par al-Bakri et Ibn 'Idhāri dépassa de loin le cadre du Maghreb. Ainsi l'Egyptien al-Nuwayri s'est contenté de mentionner la tradition devenue ifriqiyenne. La répétition presque permanente de cette version avait fait en quelque sorte sa force, d'où son acception parfois sans critiques.

Le caractère légendaire de l'histoire de 'Uqba n'est pas difficile à lever. On voulait sans doute lui rendre hommage et mettre en valeur la place que la société musulmane réservait aux combattants de la foi. Cette même exagération va se retrouver aussi dans les récits sur l'épisode

(23) DIEZ (E), *EI 1*, art. "Mihrāb", III, p. 386-388.

(24) KING (D), "The sacred direction in the Middle Ages", *Interdisciplinary Science Review*, vol 10, n° 4, 1985; Cf du même auteur art. Makka, *EI 2*, t. VI, p. 165-170.

qui viendra par la suite avec la très célèbre al-Kâhina (25). Il est donc bien évident que les histoires de la conquête ont été hypertrophiées et parfois totalement inventées.

Les renseignements sur le mihrab de 'Uqba furent sans doute parmi ceux qui ont vu le jour à une époque tardive, peut être un siècle ou deux après la mort du général musulman. Ainsi et compte tenu du caractère mythique des récits, leur intérêt pour l'historien de l'art n'est que limité.

G. Marçais, dans son ouvrage *l'Architecture musulmane d'Occident*, attribue la naissance de la légende du mihrab de 'Uqba aux contemporains d'al-Bakri. C'est d'après lui un défaut de perception d'un mur qui s'entrevoit à l'époque à travers les plaques du Mihrab aghlabide qui a donné naissance à ce mythe. Mais il est certain que la légende existait bien avant la période du géographe andalou, car déjà le commencement de cette légende se rencontre du temps du chroniqueur al-Baladhūri (IXème s. J.C.) (26).

Il convient aussi de relever l'imprécision des termes mihrāb et *qibla* dans le vocabulaire arabe classique que nous rencontrons dans nos textes. Le mihrab est synonyme de temple, de lieu de culte, il peut donc désigner la mosquée dans sa totalité (27). Le terme *qibla* lui aussi a cette même acception; ceci nous empêche bien entendu de saisir le sens voulu par les premiers auteurs. On ne sait trop si ces deux termes s'appliquent dans un sens ou dans un autre, ce qui rend l'explication des textes imprécise.

La recherche textuelle ne peut pas nous fournir de réponses exactes sur la question de ce mihrab du premier temps, elle nous laisse plutôt perplexe sur l'idée de son existence. A ce stade, l'intervention de l'archéologie devient capitale voire indispensable. Si en effet l'on s'en tient aux dires d'al-Bakri, le mihrab de 'Uqba aurait été caché derrière le mur de *qibla* actuel à l'époque aghlabide (28) du temps de Ziyādat Allah. Partant donc de cette assertion, il fallait procéder à des sondages au chevet du mur sud-est.

L'Institut d'Archéologie et d'Art de Tunisie a pu mener un sondage à l'endroit indiqué mais qui n'a révélé aucune niche; seul un mur an-

(25) Sur l'épopée d'al Kâhina, cf l'article de TALBI, *op. cit.*, qui traite d'une façon remarquable le problème de la légende et de la vérité. Les autres écrits nombreux ne sont que d'un intérêt limité et se contentent le plus souvent de reprendre M. Talbi.

(26) MARÇAIS, *L'Architecture...* p. 10-11.

(27) SERJEANT (R.B.), "Mihrab", *B.S.O.A.S*, Londres, XXII, p. 439-453.

(28) BAKRI, *op. cit.*, p. 22.

cien a été exhumé. Marçais, l'auteur de ce sondage, admet qu'il est impossible de le dater. Rien ne permet de considérer que le mur découvert soit de la période de 'Uqba; au contraire il y a de fortes présomptions pour qu'il s'agisse d'un pan de mur aghlabide. L'archéologie rejoint ici quelques textes pour confirmer l'absence d'une niche ancienne. Cette dernière ne serait apparue en Ifriqiya que vers la fin du second siècle de l'hégire.

II - LES PREMIERS MIHRAB EN IFRIQIYA : ANALYSE DES TÉMOIGNAGES ARCHÉOLOGIQUES.

Nous savons que l'Ifriqiya et le Maghreb furent politiquement mais aussi architecturalement très liés à l'Orient. Or dans cette dernière partie du monde musulman, le mihrab n'est devenu un élément reconnu et fondamental dans les monuments religieux que vers la fin du 1er siècle de l'hégire que ce soit à Médine, à Damas ou même à al-Qods. L'Égypte, ce maillon de la chaîne qui liait assez souvent l'Orient à l'Occident, n'a vu son premier mihrab dans la mosquée de Amr que vers l'an 92 H/710-711 J.C. du temps du gouverneur Bishr b. Safwân.

Tout donc concorde pour situer la naissance du mihrab en Ifriqiya après la fin du 1er s. de l'hégire. Reste cependant à confirmer la date exacte de son introduction !

E. Diez auteur de l'article " Mihrab " dans *l'Encyclopédie de l'Islam* (29), admettait que l'histoire du mihrab en Occident ne commence qu'avec la niche de Ziyâdat Allah al-Aghlabi (221/836); c'est cette idée qui fut reprise par Pedersen dans son article "Masjid" (30) qui souligne en plus - avec tout l'intérêt que cela comporte - la parenté de la légende de la fondation de la première mosquée en Égypte et à Kairouan. Alors que G. Fehravari, dans son dernier article, considère que le plus ancien mihrab ifriqiyen est celui du petit oratoire de Bû Fatâta à Sousse construit vers 223 et 226/838- 841 (31).

A vrai dire l'histoire des monuments tunisiens est susceptible de jeter plus de lumière sur cette question. Vers la fin du IIème siècle de l'hégire et plus exactement en 180H/796, la ville de Monastir a vu l'érection par le gouverneur Hirthima b. 'Ayân d'un ribât. Ce dernier

comportait un oratoire depuis sa fondation. A. Lézine qui avait eu le mérite d'étudier ce monument notait : "Le mihrab actuel est construit à l'emplacement d'un mihrab antérieur, dont la niche a été en partie conservée. Un sondage effectué le long de ses parois aboutit au sol le plus ancien à 0.65 m. en contrebas du niveau actuel, rencontrant au passage celui d'un état intermédiaire. Sur cette hauteur de 0,65m. le vieux mihrab est encore intact". Et Lézine ajoute : "Les chapiteaux des colonnettes qui flanquent le mihrab turc sont d'un type très ancien. Ce sont des éléments réemployés provenant d'un monument musulman du IXème s. Ils appartiennent selon toute probabilité au mihrab primitif de cette salle. Les voûtes sont celles du premier état. (32)". Il est donc clair et prouvé, tout en se fondant comme l'avait fait Lézine sur la stratigraphie, que la date du mihrab de Monastir est de 180H/796. C'est cette date qui est celle de la fondation de tout le monument. Un quart de siècle plus tard, la ville de Sousse a connu elle aussi son premier mihrab. Une inscription sur la tour de vigie du Ribât donne la date de fondation de 206/821. Il est fort possible que le ribât dans son état primitif soit antérieur à cette date, la première fondation aux dires de Lézine remonterait à 180H/796 J.C. (33). Il est très probable que ce premier fortin lui aussi comportait une salle de prière et un mihrab. La comparaison entre la niche monastirienne et celle de Sousse, montre la similitude qui existe entre ces deux niches du Sahel.

En admettant donc que le mihrab de Sousse fut construit en 206 H/821 J.C. et celui de Monastir en 180 H/796 J.C., on aurait ainsi deux niches qui sont plus anciennes que celle de Kairouan, respectivement de 15 et 40 ans. Dans cet ordre chronologique le mihrab de Kairouan n'occupe que la troisième place.

Les mihrab de Sousse et de Monastir sont d'un type très modeste : ils se composent d'une niche demi-cylindrique surmontée d'un cul-de-four. Ce modèle est-il le premier en Ifriqiya ou au contraire nos deux ribâts se sont-ils inspirés peut être d'un édifice plus ancien ?

L'histoire de la Grande Mosquée de Kairouan, nous laisse supposer qu'elle avait influencé et inspiré les constructeurs des deux ribâts. Le sanctuaire kairouanais a connu en effet plusieurs tentatives de restauration et de rénovation depuis sa fondation en 50 H/670-671J.C. Il fut rénové par Hassan b. Nu'mân, après 78 H/697-698 J.C.; puis du temps du Calife Hishâm b. 'Abd al-Malik; par le gouverneur Yazîd b. Hâtim,

(29) *EI* 1, III, 1936, p. 551-557.

(30) *EI* 1, III, p. 386-388.

(31) *EI* 2, 1990, t VII, p. 7-15.

(32) LÉZINE (A), *Le Ribât de Sousse, suivi de notes sur le Ribât de Monastir*, Tunis, 1956, p. 37.

(33) *op.cit.*, p. 20-21.

en 157H/773-774 J.C. et en 236/850-851 par l'Emir Ziyâdat Allah al-Aghlabi. Dans cette liste de travaux, il y a une campagne qui attire particulièrement notre attention, celle attribuée à Hishâm. Or l'on sait que ce Calife avait eu, de son temps, plus d'un gouverneur sur l'Ifriqiya. L'historiographie (34) mentionne trois noms Bishr b. Safwân (103-109H/721-727 J.C.); 'Ubayda b. 'Abd al-Rahmân al-Sallâmi (111-115/729-734 J.C.) et 'Ubayd Allah b. al-Habhab (116-121H/734-738J.C.). Ce dernier est connu surtout par son œuvre et ses travaux à Tunis et plus précisément à la mosquée al-Zaytouna; son règne fut par la suite sévèrement ébranlé par la révolte kharijite. Ainsi donc son empreinte sur la ville de Kairouan n'est point ressentie. Quant à Abd al-Rahmân al-Sallâmi, aucun auteur ne lui attribue des travaux soit à Kairouan ou ailleurs. Son temps, lui aussi, a été marqué par des guerres contre les Berbères. Alors que Bishr b. Safwân est présenté comme un grand bâtisseur.

Déjà de son passage à la tête de l'Egypte, on lui doit le Mihrab de la mosquée de Amr à Fustat en H/710-711 J.C. De son temps le Maghreb avait joui d'une sécurité et d'un calme que les auteurs musulmans louaient avec admiration. Il est de ce fait très vraisemblable que les travaux rattachés à Hishâm furent exécutés par Bishr. L'ensemble des chercheurs contemporains s'accorde pour lui attribuer la construction du minaret (35). Il est n'est pas exclu à notre avis qu'il ait doté la mosquée de Kairouan et ce - à l'instar de ce qu'il avait fait en Egypte - d'un mihrab. Ce dernier serait alors d'une facture très simple et sans décor. C'est peut être ce modèle qui inspira les ribâts mais aussi un grand nombre de monuments de l'Occident musulman. Malheureusement la niche égyptienne de l'époque de Bishr qui pourrait bien nous éclairer sur un éventuel échange artistique entre l'Egypte et l'Ifriqiya a totalement disparu, ce qui nous amène à nous contenter de formuler des hypothèses ni plus ni moins.

III - LE MIHRAB AGHLABIDE ET SON INFLUENCE EN IFRIQIYA

Le mihrab de Ziyâdat Allah perpétue du point de vue des formes la tradition observée à Monastir et à Sousse depuis le VIIIème s. Il s'agit là aussi d'une niche en forme de voute en berceau disposée verticalement et qui se termine dans sa partie supérieure par un cul-de-four. Cepen-

(34) cf par exemple IBN 'IDJARI, *Bayân, t1*, p. 49-54.

(35) Cette thèse est admise par Marçais, Golvin et Zbiss dans l'ensemble de leurs travaux.

nant ce qui apparaît comme un parti nouveau, c'est l'ornementation et le soin avec lesquels la niche a été traitée. C'est là sans doute la plus grande transformation par rapport aux anciens mihrab du pays qui frappent par leur simplicité.

E. Diez (36) est allé jusqu'à dire que le mihrab de Kairouan du fait de sa somptuosité, est resté un cas unique et n'a pas fait école en Occident musulman. Cette affirmation qui n'est pas totalement dépourvue de fondement mériterait cependant d'être légèrement nuancée. En effet les archéologues ifriqiyens tunisiens et étrangers ont assez souvent mis l'accent sur la ressemblance qui existe entre la plaque aujourd'hui encastrée dans le mihrab de la Zaytouna et celles qui ornent le mihrab de Kairouan (37). La plaque tunisoise laisse penser que tout le mihrab de la Zaytouna était fait sur le modèle de la capitale du pays d'alors. Cette hypothèse se fortifie lorsqu'on se rappelle que la Zaytouna n'est en réalité qu'une réplique modifiée de la mosquée de Sidi 'Uqba.

Outre l'analogie qui pourrait être faite avec le mihrab de Tunis, nous pensons aussi que la niche aghlabide a marqué celles qui furent construites sous les Fatimides et les Zirides aux X-XIIème s. Comme il a été déjà dit, la niche de Kairouan dans sa partie basse est composée de plaques ajourées de forme rectangulaire. Leur disposition fait apparaître des registres verticaux qui s'apparentent aux cannelures. La recherche de la verticalité dans le mihrab de Ziyâdat Allah est très ressentie. Pour s'en convaincre, il suffit d'observer une série de niches qui surplombent le mihrab et qui relient en quelque sorte à la coupole du dessus. Cet esprit et cette recherche de la verticalité sont à notre avis un des traits distinctifs de l'art fatimido-ziride.

Ainsi la grande mosquée de Mahdiya, celle de 'Ubayd Allah al-Mahdi, construite du temps de la fondation de la ville, comportait une niche de prière. D'après Marçais, ce serait celle qui se trouvait, il y a quelques années, en dehors de l'oratoire de Youssef Sâhib al-Tâba° (38) et était presque en ruine vers les années 1950. Ce mihrab se composait alors d'une niche semi-cylindrique, meublée de canneaux verticaux coiffés par des petites coquilles de cinq lobes et plus. La niche mesurait

(36) DIEZ (E), *EI 1, op-cit.*

(37) cf surtout DAOULÉTLI (A), "Le mihrab : Signe ou symbole", *Le mihrab dans l'architecture et la religion musulmanes*, p. 76 et ss. qui reprend et développe une ancienne idée de ZBISS, *A travers les monuments musulmans de Tunisie*, Tunis, 1978. Nous trouvons aussi un bon dessin de la plaque de Tunis chez LEZINE, *Architecture de l'Ifriqiya*, Paris, 1966, p. 89 fig. 38.

(38) MARÇAIS, *op-cit*, p. 100-101.

2m. de largeur et 1.08m de hauteur, la demi-coupole était décorée de cannelures rayonnant du sommet.

L'archéologue anglais Creswell, dans son ouvrage consacré à l'art égyptien (39), s'est attaché à étudier l'architecture des premiers Fatimides dans leur pays d'origine à savoir la Tunisie. De là, il a analysé la grande mosquée de Mahdiya qui était peut-être le prototype qui inspirait alors l'Égypte. Dans ce cadre de travail, nous avons des renseignements sur le mihrab. Sans avoir pensé que la niche qui fut décrite auparavant par Marçais était en partie enfouie dans le sol, Creswell jugea sa hauteur insuffisante, en particulier dans sa partie basse. Partant de cette constatation, il avait proposé une restitution du mihrab de 'Ubayd Allah en se fondant sur un autre exemple daté qui n'est autre que celui de la Grande Mosquée de Sfax. Le mihrab de cette mosquée comportait selon Creswell, une bande inscrite de 80 cm. qui sépare la partie basse de celle qui la surmonte.

A. Lézine (40) faisant foi à l'observation de Creswell et tout en considérant le mihrab de Mahdiya plutôt du XI^{ème} s. et non du X^{ème} s. comme l'avait suggéré Marçais, donne pour sa part une restitution purement théorique de la niche qui d'après lui pourrait être celle de 'Ubayd Allah al-Mahdi. Le mihrab proposé par Lézine, finement dessiné et présenté, se compose à l'instar de celui de Kairouan, de deux parties : une demi-coupole prolongée vers le sol par un demi-cylindre. La partie basse aurait été meublée de canaux à fond plat couronnés par des arcs en plein cintre; le demi-cylindre est séparé du cul-de-four par une bande de 80cm., comportant un décor qui pourrait être végétal à la place de l'épigraphique de Sfax.

En fait en dépit des divergences de datation du mihrab ancien de la mosquée de Mahdiya, du X^{ème} s. pour les uns, du XI^{ème} s. pour Lézine, sa restitution (voir le projet de Lézine pour la niche du X^{ème} s.) ne s'est pas faite sur des bases scientifiques solides et ce pour des raisons multiples.

* Le mihrab décrit par Creswell à Sfax et qu'il croyait de l'époque ziride, n'est en réalité qu'un réplique exécutée à l'époque ottomane. Ce mihrab s'identifie parfaitement à la description de Creswell, car il a les cannelures qui se terminent en coquilles et ces dernières sont surmontées d'une inscription de 80 cm. de hauteur. Il est tout à fait étonnant que Creswell qui avait bien remarqué l'inscription coufique ne l'ait

pas lue. Pourtant elle donne la date et le nom du constructeur 1172 H./1758 J. C.

* Nous constatons que, lors de la visite de l'archéologue anglais Creswell, le mihrab ziride de la grande mosquée de Sfax n'était pas alors exhumé. Il est à remarquer aussi qu'il ne fut pas signalé ni étudié par Marçais et Golvin dans l'excellente monographie qu'ils ont consacrée à ce monument et qui fut élaborée à la suite des bombardements de la Seconde Guerre Mondiale (41).

* Donc, en plus du fait que Lézine ait été induit en erreur par Creswell, il avait soutenu que les niches à fond plat sont antérieures à celles qui sont à fond creusé ou concave. Cette assertion argumentée par des exemples ifriqiyens depuis le IX^{ème} s. ne résiste pas à la réalité historique même si l'on s'en tient aux seuls exemples évoqués par Lézine. En effet, il suffit d'observer la coupole du mihrab de la mosquée de Kairouan du côté sud pour remarquer l'existence côte-à-côte des deux types de niches. La même constatation pourra être faite au porche d'entrée de la mosquée de Mahdia, à la façade orientale de la grande mosquée de Sfax et à Jāmi' al-Qasr des Banū Kurasān de Tunis (XI^{ème} s.). Nous sommes donc certain que cette chronologie est loin d'être confirmée. Ainsi l'on peut conclure que ni la restitution de Creswell, ni même celle de Lézine, ne pourrait être acceptée, du moins dans le cadre de leur argumentation.

Tout en admettant les doutes de Lézine sur la datation de Marçais pour le mihrab de Mahdiya, il est aussi certain que le X^{ème} s. avait introduit un nouveau genre de mihrab qui a bien fait cette fois école en Occident, mais aussi en Orient musulman.

L'une des plus anciennes niches de cette période est celle de la Grande Mosquée de Sfax, exhumée au cours des travaux de restauration des années 60. Ce mihrab, comme nous l'avons déjà dit, n'a pas été étudié par Marçais et Golvin; ainsi il est resté peu connu des chercheurs et des habitants de la ville. Il se situe dans un contexte archéologique bien daté par une inscription de l'an 378 H./988 J.C. et se compose - parfaitement dans la lignée de la tradition ifriqiyenne - de deux parties : un demi-cylindre coiffé par un cul-de-four, meublé de cannelures à fond plat qui se terminaient vraisemblablement par des arcs ou par des coquilles; et une partie supérieure ornée de palmettes et de fleurons circoscrits de chaînettes de perles trouées et d'un bandeau épigraphique dont la hauteur ne dépasse point les 30 cm. Le Mihrab sfaxien continue

(39) CRESWELL., *Muslim Architecture of Egypt*, t1, Oxford, 1952, p. 7-8.

(40) LEZINE, *Mahdiya*, Paris, 1965, p. 135, fig. 57.

(41) MARÇAIS (G) et GOLVIN (L), *La Grande Mosquée de Sfax*, Tunis, 1960.

donc deux traditions, celle des Aghlabides qui se manifeste au niveau de la décoration de la conque et celle des Fatimides perceptible dans la partie cylindrique de la niche et plus particulièrement dans les cannelures qui la meublent.

Le mihrab de la salle de prière de Sfax est à rapprocher des niches qui se situent sur la façade orientale de la même mosquée, avec toutefois une petite différence au niveau des cannelures qui sont, dans la façade, de forme concave. Or nous savons que le mihrab et la façade remontent à la même campagne de restauration, celle de 378 H., comme l'atteste une inscription.

Vers la même époque ou peut être un peu plus tard et, comme l'avait écrit Marçais, autour de l'an mille, la ville de Monastir connaissait à son tour l'édification de deux mihrab qui sont arrivés jusqu'à nous : le premier est celui de la Grande Mosquée, le second se trouve dans le petit oratoire adjacent de la Sayida. "Dans l'un et l'autre, la demi-coupo-le de la niche est creusée de cannelures rayonnant du sommet. Une frise à inscription coufique règne au bas de cette conque et se prolonge de part et d'autre du défoncement. Cette frise surmonte deux colonnes d'angles (que la Sayida a perdues) et dans la niche de petits modillons en forme de coquilles trilobées. Au-dessus règne un damier de carrés meublés de rosaces. La base est formée d'arcatures (plates) dont les fers à cheval circonscrivent des disques à rosaces" (42).

Il est certain à notre avis que Monastir développa un type de mihrab assez original même s'il offre quelques ressemblances avec Sfax et Mahdiya au niveau de l'adoption des niches à fond plat. L'originalité de Monastir se situe surtout dans la forme de la coquille supérieure, dans le bandeau inscrit et dans le damier meublé de rosaces. Monastir semble s'inspirer de la niche de Mahdiya surtout dans la forme en coquille de la conque.

En dépit de ces divergences qu'on pourra relever d'une ville à une autre, le Xème s. marque une évolution des niches de prière en Ifriqiya et instaure en quelque sorte un schéma de type de mihrab; ce dernier se retrouvera plus tard au XIIème s., à Tunis à Jâmi' al-Qasr attribué à la dynastie des Banû Khurasân et à Sousse. Partout se remarquait un demi-cylindre meublé de cannelures plates ou creuses qui est le plus souvent surmonté d'un cul-de-four en forme de coquille.

G. Marçais admettait que ce modèle pourrait bien être pris de la Syrie et précisément de la ville de Raqqa (43). Or même si l'on s'en tient aux dessins de Marçais, la parenté avec Raqqa est loin d'être évidente. Sans doute il faudra rechercher l'origine de ce type de niche dans l'architecture du monde islamique du VIII et IXèmes s. mais aussi dans le substrat local antique car on le sait, en architecture comme en histoire, il n'y a point de rupture.

CONCLUSION

Au terme de cette étude, nous pouvons affirmer sans grand risque d'erreur que la niche du mihrab n'est apparue en Ifriqiya qu'avec la fin de l'époque des gouverneurs et le début de la dynastie aghlabide. Si l'archéologie permet de son côté de placer le premier mihrab dans les ribâts, celui de Monastir en premier lieu, puis celui de Sousse, l'analyse de la conjoncture politique nous permet de supposer que le mihrab a été connu en Ifriqiya bien avant la fin du second siècle de l'hégire et plus précisément dans le sanctuaire le plus vénéré de pays, celui de Kairouan. Les textes qui mentionnent l'apparition de cette niche dès l'an 50 de l'hégire sont à notre sens purement fantaisistes et traduisent un souci et un problème qu'affrontaient les premiers musulmans en dehors de l'Arabie et qu'ils voulaient résoudre tout en donnant à leur œuvre le caractère d'une construction sacrée.

(42) MARÇAIS, *L'Architecture...*, p. 110 et ss

(43) MARÇAIS, *L'Architecture...*, p. 100-101.